

Les Hommes du jour (Paris. 1908)

Flax (1876-1933). Les Hommes du jour (Paris. 1908). 1908.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

Les Hommes du jour

Dessin de H. Delannoy

Texte de Flax



a delannoy

Général PICQUART

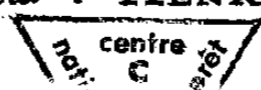
N° 5
10 Centimes

Le prochain numéro sera consacré au
Président FALLIERES.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

3, Rue des Grands-Augustins, 3 — PARIS (6^e)

Administrateur : HENRI FABRE



Abonnements :

UN AN	3. .
SIX MOIS	1.50
ÉTRANGER	4. .

GÉNÉRAL PICQUART

Je chante les héros qui par leur audace ou leur astuce ont su s'imposer dans le monde politique, dans le monde des lettres, dans le monde des affaires. Je dis les gestes des triomphateurs qui parmi les gens de plume, les gens de théâtre, les gens de tribune, les gens de bourse, les gens d'alcôve, les gens d'épée, ont su se placer au premier rang. Muse, daigne m'inspirer et me prêter les accents du vieil Homère, car aujourd'hui je vais chanter un demi-dieu.

Je vais chanter le plus pur et le plus doux des héros ; celui dont l'existence aventureuse a fait l'étonnement du bon peuple de France et dont le courage a défié tous les traquenards et toutes les embûches ; celui dont la ténacité a surmonté toutes les difficultés et toutes les calamités, depuis la fameuse omelette au verre jusqu'au panégyrique de quatre cents pages de M. de Pressensé ; celui qui si longtemps a su mériter l'adoration des foules dreyfusardes avant que de devenir l'idole des cocardiers et le domestique de Clemenceau.

Dieux immortels ! à l'heure où Ganymède vous verse le breuvage préféré, songez à mon héros. Donnez-moi la force et l'ardeur qui me sont indispensables pour mener à bien cette périlleuse entreprise. Secondez ma témérité. Accordez-moi la vaillance du bouillant Achille jointe à la patience du rusé Odysseus. Dieux de l'Olympe, ne m'abandonnez point à mi-chemin. Soyez propices, soyez favorables au poète qui assume une tâche au-dessus de ses moyens. Ma lyre va résonner pour le plus noble d'entre les humains. Durant quatre pages de texte serré, je vais célébrer sur tous les tons le magnanime, le surhumain, le divin Picquart.

Tous les officiers sont des héros. Chacun sait cela. Si Picquart n'était qu'un héros comme les autres, il n'y aurait pas lieu de s'en occuper outre-mesure. Dès le début de sa carrière dreyfusarde, il ne se différencie pas sensiblement des autres héros, ses confrères. Mais depuis qu'il est ministre de la guerre, par la grâce de Clemenceau, son incapacité, son ignorance et sa parfaite nullité lui ont valu de passer immédiatement dans la catégorie des héros en chiffre.

On attendait cependant autre chose de cet ex-lieutenant-colonel devenu général, puis ministre, avec une rapidité à donner le vertige ! Il avait fait montre autrefois — ou du moins on l'avait cru — de qualités civiques ; il avait vaguement expliqué dans quelques gazettes ses conceptions militaires et on lui accordait la réputation d'un homme entendu dans les histoires de sa profession ; on lui supposait une valeur, des idées, des plans. En regard de certaines vieilles badernes, ce jeune général apparaissait comme le représentant du progrès et comme le défenseur du modernisme contre la stupidité de la routine. D'aucuns même, parmi les esprits libres, trouvèrent trop audacieuse cette prétention de Clemenceau de nous imposer Picquart fraîchement échappé du dreyfusisme. On devait bientôt en rabattre. Picquart ministre s'est occupé uniquement à faire oublier Picquart dreyfusard. Comme son patron et avec la même désinvolture il a sauté de l'autre côté de la barricade. Lui qui défendait autrefois la liberté d'un homme faussement accusé et s'élevait contre la barbarie des conseils de guerre, n'a su ni supprimer ces tribunaux spéciaux, ni supprimer les compagnies de discipline qu'il a jugées utiles et nécessaires malgré les effroyables révélations apportées par la presse. Tout ce qu'il a su faire, ce héros cher à M. de Pressensé, c'est de mentir aux petits soldats du Midi, qu'il a hypocritement cajolés pour mieux les expédier sur les routes de Gafsa.

Tout d'abord les nationalistes et les patriotes eurent sérieusement peur. Pensez-vous ? Picquart au ministère de la guerre ! Qu'allait-il advenir ? Qu'allait-il faire de notre

malheureuse armée déjà mise à mal par le général André ? Et tous les officiers de sacristie se hâtaient de frapper à la porte des loges. Du moment que le vent tournait de l'autre côté, nos braves n'hésitaient pas. Les galons, l'avancement avant tout. Mais, au fond, chacun d'eux tremblait. Si ce Picquart, chassé de l'Armée, vilipendé, honni par eux allait se mettre à assouvir ses rancunes !

Bientôt à la frousse succéda l'espérance. On s'informa. On apprit qu'en somme, le nouveau ministre n'était pas si mauvais diable.

Tout Picquart qu'il était, c'était un bon apôtre. On disait même qu'il ne craignait pas d'afficher ses sentiments patriotiques et de laisser percer un bout d'oreille cocardière. Il ne demandait qu'à s'appriivoiser et à se faire pardonner. Alors le ton des journaux nationalistes, hostiles au début, changea complètement. On n'osa pas encenser Picquart, mais on ne l'attaqua plus. Lui, pendant ce temps, pour donner des gages de sa bonne volonté, faisait traquer et poursuivre les antimilitaristes et garnissait les prisons de France de gens qui le défendirent opiniâtement, il y a à peine quelques années.

La facilité avec laquelle Georges Picquart a conquis les derniers galons s'explique aisément par l'amitié que lui a vouée Clemenceau et par la complaisance de nos représentants. Mais elle nous a toujours paru quelque peu exagérée. Picquart a beau être un héros, il n'a pas encore que l'on sache gagné de batailles et fait preuve de génie militaire. On aurait pu lui donner une compensation. On ne devait pas le mettre à la tête de notre vaillante Armée.

Pareille aventure était déjà survenue au général Brugère qui conquit ses galons en un clin d'œil. Mais on savait au moins pourquoi. On savait que chassant avec un Président de la République, le malheureux général avait reçu — en a les blessures qu'on peut — quelques grains de plomb dans les fesses.

Questions : Peut-on raisonnablement rappeler cette histoire à propos de Picquart ?

Le général Picquart aurait-il reçu quelque chose lui aussi dans l'endroit précité ?

En bien y réfléchissant, ce n'est pas le général Picquart qui a tort. C'est nous. Nous l'avons vu autrement qu'il n'était. Parce que défenseur de Dreyfus et accidentellement en révolte, nous en avons fait un révolutionnaire. Nous l'avons considéré comme le symbole de la pensée libre, s'affranchissant des règles étroites de la discipline. Nous l'avons acclamé comme un libérateur. Lui, cependant, restait fidèle à son esprit. Il n'a pas su voir ou comprendre notre enthousiasme. Avant tout il est resté un militaire. Il n'a jamais été un antimilitariste. Alors qu'on l'avait chassé de l'armée, il la chérissait davantage, n'aspirait qu'à sa réintégration, cherchait sa revanche. Alors que son cœur saignait des outrages reçus, des injures prodiguées, sa haine n'allait pas aux adversaires, à ceux de l'Etat-Major qui tentèrent de l'avilir et de l'assassiner ; elle allait au contraire aux auxiliaires de la veille, à tous ceux, obscurs et dévoués, qui protestèrent et le défendirent au péril de leur liberté et qui aujourd'hui encore persistent à s'employer pour des causes de justice et de vérité.

Cependant le lieutenant-colonel Picquart aurait pu justifier toutes les espérances. Il faut se souvenir des heures ardentes de l'Affaire. L'Etat-Major était tout puissant. Les dreyfusards se comptaient. Les ministres de la guerre se succédaient et tous affirmaient la culpabilité du traître. Soudain un officier, un des plus jeunes et des plus intelligents, prétendait-on, un alsacien-lorrain doublement patriote, se levait et audacieusement, avec un courage tranquille, sans ostentation, tenait tête aux généraux. Aussitôt la calomnie s'essayait sur lui ; on forgeait des histoires de faux et de documents volés ; on l'accusait de mensonges et de prévarications. Bientôt on l'emprisonnait ; on le jetait au Cherche-Midi. Là, on tentait de le supprimer. Lui restait

Parus : Georges Clemenceau, Gustave Hervé, Jean Jaurès, Edouard Drumont.

A paraître : Rochefort, Sébastien Faure, Briand, Emile Pouget, Jean Grave, J. Guesde, etc.

calme, défait l'orage, affirmait quand même ce qu'il savait être la vérité.

Certes, à ce moment, cet homme atteignit aux limites de la popularité. Dans la France partagée en deux camps, il y eut un formidable mouvement d'indignation. Des listes de protestations circulèrent d'un bout à l'autre du pays. Il fallut lui rendre la liberté. Et lorsque définitivement jeté en dehors de l'Armée, Picquart ne fut plus qu'un simple citoyen, il avait conquis en échange l'admiration passionnée de la moitié des Français.

Un livre d'or fut publié à cette époque, couvert de signatures. Il y en eut de fort curieuses. J'ai relevé la signature de Gustave Hervé que Picquart fait aujourd'hui poursuivre. J'ai relevé celle de Miguel Almeréyda que Picquart fait également poursuivre. Picquart réunissait alors les suffrages des hommes de cœur et de pensée.

Il a fallu pour son malheur qu'il devint ministre. Le ministère c'est l'écueil où se brisent les hommes publics. Si Picquart s'était contenté de demeurer un citoyen libre et désintéressé, fier du devoir noblement accompli et ne réclamant rien, on ne lui chicanerait pas sa qualité de héros. De même pour bien d'autres. Clemenceau non ministre serait resté le type du parfait républicain. Briand non ministre serait resté le bon *socialiste* au lieu de faire cette vilaine grimace de renégat. Maujan non ministre serait toujours capitaine de pompiers, mais il serait un peu moins grotesque.

Le Héros est né à Strasbourg, en 1854, le 6 septembre. Il descend d'une famille de soldats disent ses biographes. De bonne heure, à seize ans à peine, il se préparait à l'héroïsme par des excursions remarquables, faisant plus de vingt lieues dans les montagnes en moins de quarante-huit heures et montrant des aptitudes pour la carrière d'officier d'état-major. Si l'on en croit le chantre de la Némésis — je veux dire de Pressensé — le jeune Picquart était alors un esprit net, clairvoyant, précis, doublé d'une imagination d'artiste et d'une sensibilité de poète ; c'était une nature délicate, un peu frêle, animée par une volonté de fer. Il aimait à errer dans les montagnes d'Alsace, dans les solitudes propres à la rêverie. Poète, il adorait Goethe et Heine. Musicien, il adorait Wagner. Et dans la fréquentation spirituelle de ces grands artistes il puisait, — toujours d'après le citoyen de Pressensé — cette habitude sereine de la vertu qui fait les héros.

En 1872, le Héros entra à Saint-Cyr ; il en sortait avec le numéro 6, deux ans après et passait à l'école d'Etat-Major où il obtenait le numéro 2 en 1876. Après les stages régimentaires comme lieutenant, une campagne en Algérie, il était nommé capitaine d'infanterie. En 1883, il entra au Ministère de la Guerre comme attaché aux bureaux de l'Etat-Major, accompagnait Galliffet dans ses tournées d'inspection, était nommé chef de bureau des renseignements, en remplacement du colonel Sandherr, et enfin, promu au grade de lieutenant-colonel en 1896, à quarante-deux ans.

Jusque là, son caractère de héros ne se dessinait pas très nettement. En somme le lieutenant-colonel Picquart n'apparaissait que comme un officier brillant, ayant brulé les étapes et rapidement gagné ses grades, mais cela ne suffisait pas pour le signaler à l'attention de ses contemporains. Le piédestal sur lequel il devait bientôt figurer n'était pas encore taillé.

Il fallait pour qu'il entrât vivant dans la gloire cette formidable Affaire Dreyfus qui fut si fertile en surprises, qui fit surgir de leurs tombeaux tant de morts qu'on croyait bien enterrés, qui confectionna une virginité toute neuve à des individus sombrés dans la honte et prépara le retour de tant de nullités écrasées sous le ridicule.

Cette affaire où le rasoir a joué un si grand rôle est trop près de nous et nous la retrouvons à chacune des biographies que nous tentons ici. Dire quel fut le rôle du lieutenant-colonel Picquart, ce serait la ressusciter tout entière. Que le Dieu des Juifs nous pardonne ! nous avons trop le souci de la santé morale de nos lecteurs pour nous permettre pareille plaisanterie.

Tout ce que nous pouvons en dire, c'est que personnellement, nous avons toujours eu des doutes en ce qui concerne

le Héros. D'abord nous avons vu en lui l'officier. Sans doute cet officier nous était autrement sympathique que la bande de coquins de l'Etat-Major, mais malgré tout nous ne pouvions oublier sa qualité de militaire professionnel. Ensuite le Héros était comme les autres, attaché depuis des années aux bureaux de l'Etat-Major. Il connaissait, comme les autres, le maniement des grattoirs. Il était le chef du colonel Henry. Il dirigeait un service dont la fonction est l'espionnage et le mouchardage. Il tripataillait dans les documents secrets et ultra secrets. Il avait affaire à des mouchards, des sous-mouchards et des contre-mouchards. Il employait même Esterhazy. En outre, il était plongé jusqu'au cou dans des affaires de petits bleus et de pigeons voyageurs auxquelles personne n'a jamais rien compris. Ses collègues ou ses subordonnés s'appelaient Gribelin, Lauth, Henry et les démolés de Picquart avec ces Messieurs ressemblaient assez à des querelles de ménage. En un mot, si héros qu'il fut, le lieutenant-colonel Picquart nous semblait faire un singulier métier.

De là à l'abandonner et à prendre parti pour les autres, non ! Mais son rôle ne nous paraissait pas très clair. Sa mentalité spéciale d'officier employé depuis des années à l'espionnage, lui permettait-elle soudain de dépouiller le vieil homme et de se jeter dans la bagarre avec le seul souci de la Vérité ? N'avait-il pas plutôt senti d'où venait le vent ? Les Juifs n'avaient-ils pas passé par là et notre héros ne jouait-il pas simplement sa partie ?

La question était à résoudre. Héros ou malin ? Nous avions des doutes. Aujourd'hui nous n'en avons plus. Depuis que le général Picquart a remplacé au Ministère de la Guerre celui que son patron appelait un céphalopode à plumet, nous savons en toute certitude que nous avons affaire à un joueur habile, clairvoyant et veinard.

D'ailleurs le général Picquart devait réussir. Il avait toute les qualités qui distinguent le brillant officier, pendant la paix. Mondain, élégant, répandu dans les salons, recueillant les sympathies des demoiselles juives, bénéficiant de relations importantes et solides, il devait arriver même sans l'Affaire plus lentement sans doute, mais aussi sûrement.

Il y a toujours eu deux catégories de militaires. La première comprend les professionnels du meurtre. Ceux qui font la guerre, les expéditions, les campagnes. Ce sont les soudards genre Galliffet, de belles brutes sanguinaires dont le métier est de tuer. Ceux-là vont cueillir leurs galons dans le sang, parmi les ruines, les incendies, les viols, les pillages. Ils se sont fait battre en 1870, parce qu'ils avaient devant eux des adversaires. Ils ont pu être vainqueurs en Tunisie, au Tonkin, au Dahomey, à Madagascar parce qu'ils n'ont trouvé devant eux que de pauvres diables sans défense. Ils sont braves généralement au sens *militaire* du mot, c'est-à-dire qu'ils ne connaissent pas l'horreur du sang versé, qu'ils ne reculent devant aucune atrocité. Ils sont redoutables surtout pour leurs compatriotes, car on peut les employer sans crainte dans les grèves et les conflits intérieurs ; ils s'entendent merveilleusement à la répression. Ce spécimen tend à disparaître.

La deuxième catégorie renferme les officiers dits de salons. Ce sont des gens mieux élevés que leurs confrères. Ils ne jurent pas, ne sacrent pas à tout propos ; connaissent les usages, se conforment aux règles de l'urbanité. Ils n'ont fait qu'une ou deux campagnes pour rire, juste ce qu'il faut pour récolter de l'avancement. Il y a quelques années, on les appelait des officiers de sacristie ; aujourd'hui, ils sont francs-maçons car ce sont les loges qui disposent des galons et des croix. Très politiques, ils se mettent au service des plus forts. Hier, c'était contre les rares républicains de l'armée qu'ils faisaient des fiches ; maintenant c'est contre leurs collègues qui vont à la messe. Peu leur importe. Ils font des fiches et ils s'en fichent. Ce sont des officiers *modern-style*.

Au dessous de ces deux catégories, il y a la masse d'officiers dont l'existence se poursuit de garnisons en garnisons, chiens de caserne ou ronds de cuir, qui ne dépassent généralement pas le grade de capitaine, et gagnent leurs deux ou trois cents francs par mois à exercer le noble métier des armes. Ce sont les serviteurs obscurs de la Patrie.

Le général Picquart n'appartient à aucune de ces caté-

DEMANDEZ, RÉCLAMEZ, EXIGEZ, dans tous les kiosques, chez tous les libraires, les *MYSTERES DU PEUPLE*, par Eugène SUE ; la série de 32 pages **30 centimes**. Les séries une, deux et trois sont parues. Trois séries contiennent la matière d'un volume de 3 fr. 50. Couverture illustrée par A. Delannoy.

gories. Ce n'est pas le tueur. Ce n'est pas le fabricant de fiches. C'est mieux que cela. Il constitue à lui tout seul un genre à part, une catégorie inédite.

* *

Le général Picquart est l'officier qui rêve aux lointains bleus, l'officier à l'âme vaporeuse, l'officier doué d'une sensibilité exquise, l'officier qui s'extasie devant un paysage...

C'est l'officier dilettante, l'officier poète, l'officier musicien, l'officier artiste, l'officier polyglotte, l'officier pétomane...

En lui se réunissent tous les dons et toutes les facultés. Il sait aussi devenir l'officier espiègle, l'officier gamin, choyé par les dames. Avant d'être ministre de la guerre il se plaisait à des jeux innocents dans les salons où il fréquentait. Lui et ses amis, si l'on en croit son admirateur Pressensé, s'amusaient à se donner de doux prénoms et des noms de fantaisie. Ils parlaient entre-eux un langage conventionnel. Ils s'écrivaient des choses dans ce genre : « Enfin le grand œuvre est terminé et Cagliostro est devenu Robert Houdin. » Ou encore : « Tous les jours, le Demi-Dieu demande s'il ne peut vous voir. » Plaisirs charmants ! Adorables puérités ! C'est probablement en badinant ainsi que le général Picquart a conquis le délicieux prénom de Georgette.

Maintenant Georges Picquart se fait vieux. Sa physiologie a perdu de sa grâce et de sa fraîcheur. Les sourcils froncés se rejoignent, les rides s'accusent, la bouche devient mauvaise. Le Héros penche vers son déclin. Depuis qu'il est Ministre de la Guerre, on dirait qu'il s'efforce de prendre le physique de l'emploi. Georges Picquart ressemble de plus en plus à un général.

* *

Pour conclure, il faut nous féliciter qu'il y ait eu un Picquart sur la terre de France et que ce Picquart soit devenu ministre.

Qu'il le veuille ou non, le rôle joué par lui dans l'Affaire Dreyfus demeure et devient de l'histoire. Picquart n'effacera pas cette page de sa vie et n'échappera pas aux conséquences.

Pendant plus de deux ans, il s'est efforcé de convaincre ses

chefs de mensonge et a dénoncé leur infamie au public. Les Boisdeffre, les Pellieux, les Gonse, les Mercier, tout ce tas de généraux qu'on vénérât, qu'on était habitué à considérer comme des sortes de surhommes et qui semblaient intangibles, Picquart les a pris délicatement dans sa main et le sourire sur les lèvres, les a déshabillés prestement devant nos regards ébahis.

Pendant plus de deux ans, il a mené contre l'Etat-Major une guerre sans merci et donné le plus bel exemple de l'indiscipline qui se puisse souhaiter. Il s'est mis en rébellion contre ses chefs et a refusé d'obéir. Il s'est allié aux révolutionnaires, aux anarchistes, aux antimilitaristes. Il a conduit le chambardement. Il a prêché la révolte. Il a jeté le ridicule sur l'Honneur de l'Armée.

Maintenant il s'efforce de faire oublier ce passé compromettant et se pose en défenseur de l'Armée. Trop tard.

Dans ce Gouvernement vraiment extraordinaire où l'on voit des libéraux comme Clemenceau interdire la liberté de la presse, où l'on voit des révolutionnaires repentis comme Briand, et des révolutionnaires engraisés comme Viviani, le général Picquart ne dépare pas la collection de renégats. L'indiscipliné de jadis a beau faire jeter dans les geôles républicaines les antimilitaristes d'aujourd'hui, son œuvre subsiste. C'est lui qui a donné l'exemple. C'est lui qui a provoqué le mouvement. Il n'y a qu'à se rappeler son attitude d'autrefois pour justifier toutes les déclarations et toutes les tentatives des sans-patrie.

Héros ? Nous avions bien tort de lui disputer tout à l'heure cette dignité. Certes, le général Picquart est un Héros. C'est le Héros de l'indiscipline et de l'insubordination. C'est le Héros de la rébellion. Grâce à lui l'idée antimilitariste a marché et marché à pas de géants. Il a plus fait pour cette idée que toutes les théories et tous les discours. Le jour où la fantaisie d'un Delcassé ou la folie d'un Clemenceau déchaîneront quelque abominable conflit international, on pourra mesurer le chemin parcouru grâce à l'exemple qu'il nous a donné.

Ce jour là, pour se consoler, le Héros aura toujours la ressource de tapoter sur son piano l'air de *Sambre et Meuse*, d'allure plus martiale que sa valse favorite : *Loin des Balles*.

Supplément à la Biographie de CLEMENCEAU

On a fait à Clemenceau la réputation d'un homme d'esprit, semant les boutades et les bons mots, prompt aux réparties, habile aux ripostes.

On lui a prêté, depuis qu'il est ministre, toutes les facéties et tous les calembours.

On ne prête qu'aux riches, dit-on. Il est évident pourtant que Clemenceau n'a pas commis le dixième des plaisanteries qu'on lui accorde.

Mais quand il s'y met réellement, pour son propre compte, il trouve des choses vraiment inattendues et qui méritent de passer à la postérité.

C'est ainsi qu'il répond à M. de Freycinet qui venait dans son dernier discours au Sénat de le qualifier de « sirène » :

M. le Président du Conseil. — Vous avez été jusqu'à m'appeler « sirène gouvernementale » (*Rires*).

Même quand on est sénateur, peut-être surtout quand on est sénateur, aime-t-on à s'entendre donner des noms d'oiseaux ? (*nouveaux rires.*)

(*Journal Officiel du 5 Février 1908.*)

Clemenceau prend les sirènes pour des oiseaux.
Il a déjà pris Maujan pour un grand homme.
Il a pris Picquart pour un héros.
Il a pris Chéron pour un foudre de guerre.
Il a pris Dujardin-Beaumetz pour un artiste.
Et il s'est pris lui-même pour un homme d'Etat.
Pauvre vieux !

A NOS ABONNÉS, A NOS LECTEURS

A partir du 1^{er} Mars *Les Hommes du Jour* paraîtront TOUS LES SAMEDIS

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que nous avons fait tirer, sur Japon, les superbes dessins de notre excellent collaborateur A. Delannoy : Georges Clemenceau et Gustave Hervé. Chaque portrait sera ainsi tiré après sa publication dans les « HOMMES DU JOUR ».

Ces tirages, particulièrement soignés, seront exécutés à un nombre restreint d'exemplaires numérotés et permettront, avec une dépense modique, de décorer son intérieur d'une façon originale et vraiment artistique.

Chaque portrait pris dans nos bureaux 0 fr. 60 ; 70 centimes franco.

Les Hommes de la Révolution : MARAT, Camille DESMOULINS, BABEUF, chaque volume, in-18, 0 fr. 60 au lieu d'un franc, 1 fr. 30 les trois, franco 1 fr. 75. Prix spécial pour les lecteurs des « Hommes du Jour ».

